

Monique Guyot

Journal d'une pétainiste

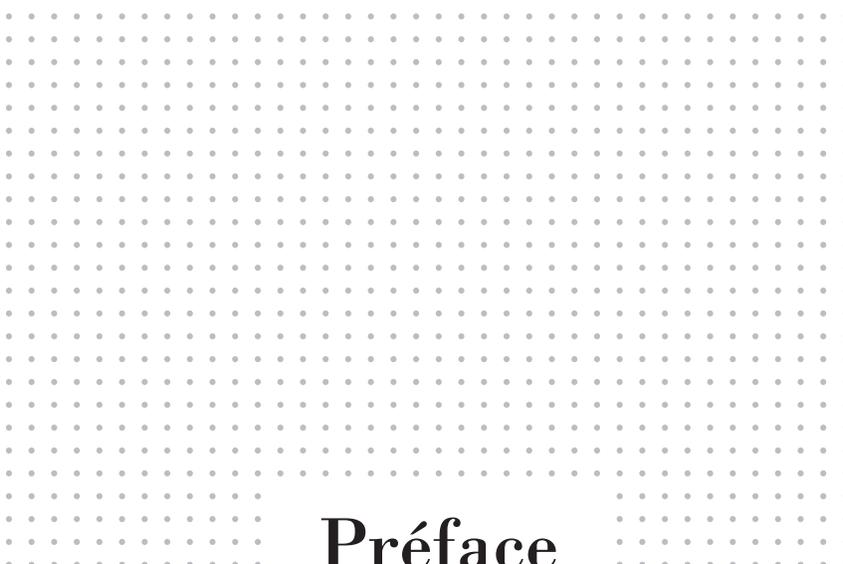
(Vercors, janvier 1944-mai 1945)

Le Revers de la médaille

Présenté et annoté par Philippe Laborie

Préface de Gilles Vergnon

PUG



Préface



L'ouvrage que l'on va découvrir a une histoire singulière. Il est d'abord le fruit d'une découverte, celle de Philippe Laborie, professeur d'histoire dans le Vaucluse, qui dénicha ce manuscrit aux Archives départementales de l'Isère, dans le fonds Paul et Suzanne Silvestre, où il sommeillait depuis 1987, date de son dépôt par Monique Guyot, avec un délai de consultation de trente ans, jusqu'en 2017... On ne refera pas ici l'histoire de ce palimpseste, plusieurs fois réécrit par son auteure, retracée par Philippe Laborie dans son introduction. On ne refera pas non plus celle du long et minutieux travail de recherche qu'il accomplit, sur son temps libre, pour l'éclairer, l'interroger, l'annoter, le compléter par d'autres documents (photographies, sources familiales, plans de localisation), en extraire tout le suc. Ce fut un plaisir pour moi de l'accompagner dans sa longue quête, qui m'amena à revenir encore à l'histoire du Vercors (mais l'avais-je vraiment quittée... ?) et à y découvrir du nouveau.

L'exhumation de ce *Journal*, écrit sur cahiers d'écolier, nous rappelle encore une fois qu'il n'est pas d'histoire sans archives, pas d'histoire en tout cas sans sources primaires que l'on questionne, pas de travail sur le passé sans interrogation critique des traces multiples qu'il nous a laissées. Car c'est bien d'histoire qu'il s'agit ici. D'histoire de la Résistance dans le Vercors vue sous un prisme bien particulier, d'histoire, plus largement, de la vie quotidienne dans ce fragment du sud-est de la France

en 1944, mais au-delà de ce qu'ont pu être l'occupation allemande, le régime de Vichy, les maquis, vécus par une jeune femme de 38 ans aux solides convictions pétainistes, ce que nous dénommons «seconde guerre mondiale» dans un pays dépourvu de toute expérience de longue et complète occupation étrangère : la France n'est pas la Grèce ou la Pologne...

Monique Guyot, infatigable diariste et inépuisable marcheuse, qui se déplace sans cesse entre Villard-de-Lans («Vercors-Isère») et Loscence («Vercors-Drôme») mais aussi entre le Vercors et Grenoble, entre Grenoble et Marseille, noircit en effet sept cahiers d'écolier de janvier 1944 au printemps 1945, où elle donne sans fard son point de vue sur les événements. C'est le point de vue d'une «pétainiste», une «pétainiste convaincue, une légionnaire de la première et de la dernière heure», écrit-elle elle-même le 29 août 1944. C'est sous ce prisme constant, irréfragable, qu'elle observe les Résistants. Ceux-ci, très rarement désignés tels quels, sont constamment nommés «réfractaires» ou «dissidents», comme le fait la presse ou l'administration du régime de Vichy, alors même que, depuis 1943, les mots «Résistance» et «Résistants» se sont largement incorporés dans la société française. De toute façon, accuse-t-elle, cette Résistance, inefficace, «n'aurait pas résisté». Seules les armées alliées pouvaient chasser l'occupant, avec un prix politique par ailleurs inacceptable pour elle. Les Anglais «nous amènent les Brigades internationales», craint-elle le 10 août 1944, et le 23 encore, ironiquement : «la révolution menace. Vive les Américains!». Car la peur de la révolution et du communisme, qu'elle voit partout¹, est un des ressorts essentiels de ses prises de position.

Un des principaux apports des carnets de Monique Guyot est de contribuer à mieux éclairer ce que fut sans doute le «pétainisme» de millions de personnes dans la France occupée². On sait, depuis la célèbre typologie proposée en 1979 par l'historien Jean-Pierre Azéma, qu'il faut distinguer «les différentes manières d'être pétainiste», d'un «maréchalisme de base... surgi de manière spontanée dans les traumatismes de la déroute³». Plus que maréchaliste, car elle n'en a

1. Le socialiste bon teint Benjamin Malossane, un des piliers de la Résistance civile dans le Vercors, est à plusieurs reprises dépeint comme un «communiste».

2. Sans qu'il y eût pour autant *Quarante millions de pétainistes...*, titre d'un célèbre ouvrage d'Henri Amouroux en 1977.

3. Azéma, J.-P. (1979). *De Munich à la Libération 1938-1944*. Paris: Seuil, p. 101-107.

pas la dimension opportuniste et étroitement personnifiée⁴, Monique Guyot fut – elle le revendique d’ailleurs explicitement – une pétainiste, c’est-à-dire une partisane du régime et de sa politique même si, et cela en surprendra certains, sa personnalité (une femme jeune, dynamique, indépendante, sportive) ne correspond pas aux stéréotypes que l’on imagine accolés à ce mot. Son « pétainisme » est d’abord un légitimisme : les Français « ont un chef bien officiel : Pétain, pourquoi auraient-ils suivi un chef inconnu ? », écrit-elle le « samedi saint 8 avril » 1944, ajoutant que le pays « avait avant tout besoin d’ordre et de discipline ». Plus surprenant, ce légitimisme est pérenne, constamment réaffirmé, envers et contre tout, indépendamment de la conjoncture : le 19 septembre, après la libération de la région, elle « pleure presque » à la lecture du dernier message du maréchal : « c’est plus beau que tout ce qu’il a jamais écrit »... En 1945 encore, elle conserve, à ses risques et périls, son portrait affiché sur son mur. Cette adhésion maintenue s’enracine dans un anticommunisme virulent, un rejet viscéral du désordre qu’amène le refus de l’autorité instituée. Finalement, le reproche suprême porté à de Gaulle est d’avoir divisé le pays en créant la France libre et en assumant une opposition radicale au régime du maréchal : « *le général de Gaulle n’aurait-il pas pu passer aux Anglais sans créer une opposition ouverte au Maréchal, ni l’injurier à la radio ? C’était nier le principe de l’autorité et pousser à une résistance non seulement patriotique contre les Allemands, mais aussi politique qui faisait le jeu des communistes* ». On reconnaît ici un angle d’attaque bien connu des avocats *post hoc* du régime de Vichy, en particulier de ceux qui déploraient la politique de collaboration, dans son principe ou dans ses « excès » : de Gaulle aurait pu (ou dû) s’en tenir à créer une sorte de « Légion étrangère » combattant aux côtés des Britanniques, ne pas « faire de politique », comme l’y invitait le général Giraud et préparer une « réconciliation » après la Libération par les armées alliées. Il y a là une piste fascinante à suivre, encore mal explorée : que deviennent après 1945, que votent celles et ceux qui tenaient un tel langage, que vote Monique Guyot de 1945 à sa mort, quelles positions prit-elle face aux événements de la seconde moitié du xx^e siècle : guerre froide, décolonisation, retour du général de Gaulle, émancipation de la jeunesse et des femmes ?

4. Pierre Laval, parfois dissocié de Pétain par les partisans de ce dernier, tout comme Philippe Henriot, sont toujours décrits en termes positifs par Monique Guyot.

Précisons encore. Le pétainisme de l'auteure ne vaut pas approbation de la collaboration avec les forces du III^e Reich. Elle déteste ceux qu'elle dénomme généralement « les Boches » et se trouve ainsi un point commun avec une famille « approuvant les réfractaires » : « notre haine commune des Allemands⁵ ». Sa condamnation, quand elle les apprend avec quelques jours de retard, des atrocités commises par la *Wehrmacht* dans le Vercors est immédiate et complète. Son « pétainisme » ne vaut pas non plus délation ou dénonciation des Résistants, alors qu'elle en sait long sur les personnes impliquées, même si la pression de la « loi du maquis » dans les territoires qu'il contrôlait, invitait de toute façon à la prudence...

Au-delà de son profil idéologique, les cahiers de Monique Guyot fourmillent d'indications sur la vie quotidienne en France occupée (difficultés de déplacement, abondamment documentées, problèmes d'alimentation, marché noir...), spécialement dans le Vercors et à Grenoble, comme sur l'importance des bruits et rumeurs en temps de guerre.

On l'a compris, il s'agit là d'un document exceptionnel, qui méritait amplement d'être présenté aux lecteurs d'un nouveau siècle. Un dernier mot encore : il va sans dire – mais cela va mieux en le disant ! – que la publication de ces *Cahiers* ne vaut évidemment aucune approbation ou complaisance envers les propos de l'auteure. C'est d'histoire qu'il s'agit, et donc, de mise en œuvre de la « méthode critique » chère à Marc Bloch, pour *comprendre* comment et pourquoi ont pensé et agi des personnes dont nous ne partageons pas les idées, en un temps qui n'est pas le nôtre. C'est le travail qu'a fait Philippe Laborie avec et sur ce texte : un travail d'historien...

Gilles Vergnon
Lyon/Valence, janvier 2020

5. Ce passage est extrait du journal, au 21 janvier 1944.

Ça dure environ 10 à 15 minutes et ces éclatements sont assez impressionnants. Nous concluons que Chabeuil, l'aérodrome de Valence doit être bombardé³⁸⁷.

Mais deux jours après, je saurai que les Allemands se sont attaqués à Pont-en-Royans³⁸⁸ où il y a eu des dégâts et onze morts. C'est beaucoup pour une si petite ville. St Jean en Royans³⁸⁹ et St Nazaire³⁹⁰ ont eu leurs bombes aussi. Pas de tués dans cette deuxième localité, mais neuf dans la première et des ruines dans les deux.

Encore une sauvagerie allemande. Des innocents souffrent qui n'en peuvent plus même, **mais** la dissidence prospère toujours. Que cela est triste et bête...

Samedi 1^{er} juillet

Malgré les conseils de tous, je pars pour Loscence. Je voulais me risquer par Valchevrière Herbouilly, mais hier, Soranzo, arrivant de St Jean-en-Royans m'a conseillé de passer plutôt par les grandes artères. Bien qu'il fasse un temps splendide et que je regrette les bois, je me conforme à ces directives et m'en trouve bien.

Je suis allée à la messe et je sais que « quand bien même une armée en bataille se lèverait contre moi, mon cœur n'aurait pas de crainte ». Je vais « comme une brebis au milieu des loups » me promettant bien d'avoir « la simplicité de la colombe et la prudence du serpent³⁹¹ ».

Jusqu'aux Jarrands, tout est calme. Après quoi, j'ai l'impression de rentrer dans la zone dangereuse. Il est tôt encore. Les gorges sont humides, silencieuses, désertes, et je m'y enfonce, partant dans l'inconnu, tous les coins d'ombres et les renforcements dans le rocher me donnent de vagues palpitations. Est-ce que de là, « ils » ne vont surgir brusquement ?

387. La supposition de l'auteure montre que les habitants du Vercors savaient que l'aérodrome de Chabeuil était la base de la *Luftwaffe* qui combattait régulièrement le maquis du Vercors. L'état-major demandera instamment le 20 juin 1944 que Chabeuil soit bombardé.

388. Commune de l'Isère de 940 habitants en 1936.

389. Petite ville de la Drôme de 2 700 habitants en 1944 au nord-ouest du Vercors, important centre de la Résistance. Le 29 juin 1944, vers vingt heures, six avions allemands lâchent cinq bombes tuant dix personnes et en blessant une vingtaine.

390. Il y a deux tués suite au bombardement allemand : Marie-Louise Denis et Noémie Antelme.

391. Monique Guyot emploie une phrase inspirée de l'Évangile selon Saint Mathieu 10. Le texte de la Bible est : « Voici, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme les serpents et simples comme les colombes. Mettez-vous en garde contre les hommes car ils vous livreront aux tribunaux et vous battront de verges ».

Une grotte m'inspire une anxiété particulière, je la fouille des yeux, mais je me rappelle, à propos, « qu'ils » n'aiment pas avoir froid, que par conséquent « ils » ne choisissent pas pour s'y réfugier des lieux si glacials. D'ailleurs pourquoi se terrent-ils ?

Les gorges sont à eux. De fait, peu après la Goule blanche, j'aperçois le premier habitant des Gorges, arme sur l'épaule, il monte la garde. Il m'arrête :

« Vous avez un laissez-passer³⁹² ?

– Non, on m'avait dit que je n'en avais pas besoin pour rentrer, mais seulement pour sortir.

– Je vais vous conduire au chef, il vous en fera un. »

Nous faisons route ensemble, échangeons des propos. Je lui donne des nouvelles de Grenoble et de St Nizier.

Arrivés à une cabane de cantonnier, il pousse la porte « Le chef n'est pas là ? »

Trois hommes qui se réveillent à peine répondent : « Non ». Et moi qui suis prête à leur montrer mes papiers : « À la Goule noire on vous fera un laissez-passer ».

Plus bas, je m'aperçois qu'on a détruit tous les parapets pour faire des chicanes. Je « rigole doucement ». Sous une tente, un camarade dort. D'autres se chauffaient aux premiers rayons du soleil. Ils ne me demandent rien³⁹³.

Au pont, je m'attends à quelque chose. Je vois seulement un car qui s'arrête avant le tunnel. On me propose de monter. Je réponds dignement que je préfère marcher à pied. Plus tard, j'apprends que ce car, conduit par un chauffeur d'Huillier³⁹⁴, que je reconnais, est un courrier régulier « Rencurel-La Chapelle ».

392. Suite à la bataille de Saint-Nizier du 15 juin 1944 et à l'infiltration des miliciens dans les rangs de la Résistance, il fut décidé de renforcer les contrôles aux points d'accès importants du massif. Comme le journal de Monique Guyot l'indique, il fallait présenter des documents officiels pour pouvoir circuler. Les entrées et les sorties devaient être limitées au minimum. Gilbert Joseph dit au sujet des contrôles que « la venue d'un étranger était immédiatement décelée et surveillée, et l'on traitait en suspect d'innocents promeneurs » (Joseph, G. (1994), *op. cit.*, p. 87).

393. Selon André Vincent-Beaume (*op. cit.*, p. 78) : « Ce contrôle est plus gênant qu'efficace. Rien de plus simple d'ailleurs que de se faire un laissez-passer étant donné la diversité des formules employées, le nombre des autorités pouvant les signer et le manque de sévérité des sentinelles ».

394. La famille Huillier fait partie des plus ardents Résistants du Vercors en rendant d'innombrables services aux autres Résistants. Entrepreneurs de transport à Villard-de-Lans, ils se déplaçaient quotidiennement pour approvisionner le maquis en hommes et marchandises.

Derrière le car, un homme tapi sous une bâche se réveille et baille. Il ne m'interroge pas et je poursuis ma route, heureuse d'être si facilement passée au travers des mailles du filet. Il me semble que le plus difficile est fait. Là-dessus, une voiture me double. C'est une auto de « force et lumière ». Je pense que c'est un larcin des dissidents, mais la voiture s'arrête. Un jeune que je connais bien descend et m'interroge :

« Vous allez loin ?

– À La Chapelle. »

Je suis prête à refuser l'offre, mais je reconnais Dumas. Alors j'accepte, cette fois, de profiter du véhicule et je m'en loue par la suite, à tous les points de vue.

Dumas, qui prend au sérieux une certaine caste de la dissidence, me confie des secrets en me priant de ne pas les répéter, ce que je me garde de faire, même à Maman.

À St Julien, les jeunes sont en uniforme militaire³⁹⁵. Un, qui est en marin, monte impeccablement la garde devant une propriété, le P.C.³⁹⁶ sans doute. Un officier passe, il se met au garde à vous. Je pense à la réflexion d'Henriot « Cette ridicule armée secrète » et je souffre. J'ai trop aimé l'armée pour pouvoir contempler avec indifférence ou admiration cette lamentable parodie.

Cependant, des officiers, de physionomie très sympathique, mais ce n'est que plus triste, s'entretiennent avec Dumas. On ne me demande rien. Tout va bien décidément. À côté de moi, s'installe une jeune femme. Elle arrive de Pont-en-Royans et voudrait caser la petite fille qui l'accompagne et qui a deux ans et demi, à l'abri chez des cultivateurs. Elle n'en connaît point, aussi je crains qu'elle ait peu de succès. Qui à l'heure actuelle, où tout est incertain, se chargerait d'un bébé de cet âge ?

À St Martin, c'est pour Dumas le terminus. Je descends et le remercie avec effusion. Il m'a sûrement épargné bien des ennuis. Je retrouve tout Villard en ce village³⁹⁷, les cars, les chauffeurs, les patrons, les mécaniciens Huillier, les gendarmes et d'autres...

Dumas promet de faire savoir à Maman que je suis bien passée. Voilà qui me soulage. Je pars et suis ahurie de tout le trafic et l'agitation des routes.

395. Comme à La Chapelle-en-Vercors, les villages de Saint-Julien-en-Vercors et Saint-Martin-en-Vercors connaissent une animation inhabituelle, celle d'un territoire libéré avec un mélange d'uniformes, différents du maquisard à l'officier de cavalerie.

396. Poste de commandement.

397. L'auteure arrive deux jours avant la proclamation de la République du Vercors. Saint-Martin-en-Vercors, où siègent Huet et Chavant, est la « capitale » politique et militaire du Vercors.

Cars, camions, autos, motos, tout roule. À l'exception de ceux qui sont défunts. Et il y en a dans le Vercors... un vrai cimetière de véhicules³⁹⁸, qu'importe aux dissidents. Quand un est mort, ils en volent un autre. Il y en a là de toutes provenances « Le petit Dauphinois³⁹⁹ » « Les Dames de France⁴⁰⁰ », un « Lambert » de Charavines etc.

Je passe par les Baraques et m'en repens. C'est une vraie cour de caserne⁴⁰¹. Ces imbéciles commencent à me plaisanter « Un deux, un deux ! (Il est de fait que je marche mieux qu'eux) garde à vous, repos ! » et autres traits aussi spirituels.

Sur la route, un chef, torse nu, fait marcher un groupe de jeunes. Un civil en bleu, s'en mêle. Ces pauvres jeunes marquent assez mal, l'un d'eux boîte. Un certain « Napoléon » se fait reprendre sans cesse. On leur crie : « Marchez avec des airs plus énergiques, on dirait que vous n'avez rien dans le ventre. ».

Ils ne l'ont peut-être que trop bien garni... et je pense encore à Henriot : « Cette ridicule armée secrète » Ô combien ridicule !...

Je suis si mal à l'aise, si oppressée que je me promets de ne pas rester dans ces parages jusqu'à mardi, ainsi que je le pensais.

Cependant, j'arrive à l'entrée des Grands-Goulets⁴⁰². Il paraît qu'il y a un canon⁴⁰³, mais je ne l'ai pas vu. J'aperçois seulement les individus qui montent la garde. L'un m'interroge :

398. André Vincent-Beaume évoque l'encombrement des véhicules sur la place ou autour du garage de La Chapelle-en-Vercors et à l'entrée sud de Saint-Martin-en-Vercors. Il regrette cette pagaille de véhicules probablement repérés par les avions allemands volant bas qui viendront les bombarder dans quelques jours (Vincent-Beaume, A., *op. cit.*, p. 108).

399. Le premier arrêté du commissaire de la République Yves Farge avait été l'interdiction des ventes et de la distribution du journal *Le Petit Dauphinois* et la réquisition des camionnettes qui le transportaient de Grenoble dans l'Ardèche.

400. Le magasin « Aux Dames de France » se situait au 17 avenue Victor Hugo, à Valence.

401. Yves Farge, dit « Grégoire », commissaire de la République, raconte son arrivée dans le Vercors pratiquement dans les mêmes jours que Monique Guyot : « Nous avions dû montrer "patte blanche" au poste de garde des Goulets, aux Baraques, nous pûmes constater que nos premiers groupes francs étaient devenus une petite armée, des uniformes, une pièce d'artillerie » (Farge, Y. (1946). *Rebelles, soldats et citoyens*. Paris : Grasset, p. 82).

402. Il s'agit après la Goule noire, le deuxième point de contrôle sur le chemin de Monique Guyot.

403. Il s'agit du canon de 25 mm antiaérien qui aurait été récupéré au camp militaire de Chambaran. Il sera utilisé lors des attaques de l'aviation allemande en juillet 1944, et l'on envisagera de l'utiliser pour déloger les parachutistes retranchés dans le village de Vassieux-en-Vercors, mais ce sera un échec (Pérotin, Y. (2014), *op. cit.*, p. 232).

«Vous avez un laissez-passer ?

– Non ? personne ne m’a rien dit ni rien demandé, mais si vous voulez m’en donner un, je vais à Loscence.

– Qu’est-ce qu’on fait ? demande-t-il à son camarade.

– Oh ! Laisse passer. »

Et je passe et tout est dit⁴⁰⁴.

J’en ai heureusement terminé avec cette espèce d’individus. Je croise bien sûr sur la route de mon hameau une voiture de dissidents. Et sur le chemin des Revoulats, un dissident sur une bicyclette, mais ce n’est rien⁴⁰⁵. Dans l’ensemble le pays est tout à fait calme. On est étonné ! Et, je crois content de m’y voir, mais sûrement pas tant que moi d’y être...

Dimanche 2 juillet

Jour de vogue. La messe est à onze heures. C’est trop tard, je renonce à la communion.

Nous faisons la procession, en tâchant d’oublier les vicissitudes de ce monde. Deux dissidents les rappellent désagréablement en passant non loin de nous. Je les reverrai tout à l’heure. Ils ~~sont aux R.~~ gîtent aux Ronnins⁴⁰⁶, mais me gêneront peu, et c’est avec joie que je prolongerai mon séjour jusqu’à mardi matin.

La veille, j’ai eu le temps de faire ma tournée aux Ronnins. Là, trois Uzel sont partis en dissidence. Pauvres petits ! et aussi Lucien Malsand malgré le conseil de ses parents mais il leur a dit : « Comment des pères de famille partiraient et se feraient tuer, tandis que nous les jeunes, nous ~~ferions~~ ~~mieux~~ resterions planqués ? ».

C’est un beau sentiment...

Je déjeune chez les Louis Bellier. Mon Dieu, que j’aime ces braves gens. Voilà ceux qui redressent la France et l’honorent.

Pendant les vêpres, une voix d’homme derrière moi m’édifie, en chantant les cantiques latins. Je peux constater, après la cérémonie, qu’il y a deux messieurs, un jeune et un vieux, qui ont l’air comme il faut, et le curé

404. L’image du Vercors comme une forteresse hermétiquement close n’est pas la réalité et les habitants continuent à circuler assez facilement.

405. Selon le maquisard Marc Serratrice : « Depuis le débarquement et le bouclage du plateau, les villageois s’étaient habitués à voir circuler les groupes armés du maquis au vu et au su de tout le monde. Des gorges de la Bourne au col du Rousset s’activaient maintenant quatre mille maquisards venant s’ajouter à la population du pays désormais coupée du monde extérieur » (Serratrice, M. (2014), *op. cit.*, p. 217).

406. Il s’agit d’un hameau de Loscence.

me souffle : « Voici deux messieurs arrêtés par la dissidence et qui ont été relâchés hier soir, seulement ».

Dans l'après-midi, Monsieur le curé⁴⁰⁷ me fait une longue visite, il me raconte les horreurs dont il est constamment témoin. Entre autres, il a vu une femme dont on avait grillé les pieds pour la faire parler. Une autre fois, il a vu quatre malheureux traînés à travers La Chapelle. Un homme en uniforme d'officier, et avec deux galons, les accablait de coups de poing, coups de pied dans le ventre et autres atroces brutalités.

Monsieur le curé a élevé une protestation et comme je connais ces sentiments, je lui demande :

« Comment vous voient les dissidents ?

– Ce qui me sauve, c'est d'avoir ramassé les miliciens. Plusieurs sont venus me féliciter. J'ai répondu : “ Je me suis élevé contre les exactions des miliciens, comme je m'élèverai contre toutes les exactions d'où qu'elles viennent ”⁴⁰⁸ »

Et c'est bien ce qu'il a fait.

J'apprends que la crapule de Roudet, honoré par les officiers est toujours là avec un galon de plus... et que celui qui est autorité civile à La Chapelle est un franc-maçon notoire, ex-instituteur à St Jean, communiste par surcroît⁴⁰⁹. Et l'on n'ouvrirait pas les yeux !

Lundi 3 juillet⁴¹⁰

Messe à Notre-Dame des Lumières⁴¹¹.

Puis, je vais à La Chapelle. Le spectacle est pénible⁴¹², mais je reconnais ce que fut Villard pendant huit jours...

407. Il s'agit du curé Pitavy.

408. Le curé Gagnol de Vassieux-en-Vercors a eu une réaction similaire, le 23 avril 1944, en condamnant, lors de la messe, les exactions des miliciens devant eux : « Jusqu'à cette semaine nous ignorions ce qu'était le terrorisme ».

409. Monique Guyot parle de Benjamin Malossane comme communiste. Il s'agit d'une mauvaise information car il était socialiste depuis 1907. Il était bien franc-maçon et hostile à Vichy. Pour l'auteure, le socialisme et le communisme ont les mêmes idées dangereuses, d'où l'amalgame qu'elle fait. La propagande du régime de Vichy tend à créer une confusion dans les esprits.

410. C'est le jour où fut proclamée officiellement « la République du Vercors » à Saint-Martin-en-Vercors, même si l'organisation de cet État éphémère a commencé depuis le 9 juin 1944.

411. La chapelle de Loscence est une petite chapelle rurale construite à la fin du XVII^e siècle au hameau des Gabriels.

412. Monique Guyot pétainiste, constate la réalité de la nouvelle République véritable « contre-État » au pouvoir de Vichy.

Il faut demander un laissez-passer pour mon départ demain⁴¹³. Je me rends On m'envoie à une villa où s'est installée l'autorité civile : Malossane⁴¹⁴, pour l'appeler par son nom. Cette démarche me coûte horriblement, j'invoque le Saint-Esprit pour qu'il mette sur mes lèvres les bonnes paroles. Il est douze heures et demie, les bureaux ferment à dix heures. J'entre néanmoins et me trouve en face d'un véritable tribunal militaire révol. Au milieu Malossane, tête ronde, cheveux gris, complet de même teinte, lunettes, l'air pas agréable du tout. À sa gauche, une femme blonde, au teint de cire, très convaincue de sa supériorité. À sa droite, un individu qui doit être officier, bien qu'il n'est ne soit pas en uniforme⁴¹⁵. L'ensemble est extrêmement peu sympathique. J'entame la conversation : « Je viens chercher un laissez-passer. Je vois que ce n'est pas l'heure, mais comme j'arrive de très loin, je pense qu'on voudra bien me le donner quand même.

– D'où arrivez-vous ?

– De Loscence.

– Ce n'est pas loin !... Je croyais que vous arriviez de Marseille. »

Je ne ris pas et réponds froidement :

« Si j'étais à Marseille je ne serais pas venue ici.

– Il y en a pourtant qui en arrivent⁴¹⁶.

– Et bien, pas moi. »

Néanmoins on me prépare mon papier.

« Vous allez où ?

– Au Villard.

– Quel moyen de locomotion ?

– À pied.

– À pied ?... mais c'est loin⁴¹⁷ !

413. La Chapelle-en-Vercors, lors de la « République » du Vercors est considérée comme le centre administratif de la zone libérée.

414. Benjamin Malossane pratique avec sérieux son rôle de « sous-préfet ». Il a rejoint le Vercors le 9 juin 1944, il est responsable, sous les ordres de Chavant, du ravitaillement et de l'administration.

415. Il règne au quartier général et dans ses satellites de La Chapelle-en-Vercors, de Saint-Agnan-en-Vercors et de la Britière, une activité de ruche, un va-et-vient d'uniformes disparates, officiers, membres de missions étrangères, secrétaires, plantons, agents de liaison (Escolan, P. & Ratel, L. (1994), *op. cit.*, p. 267).

416. Il est surprenant que Malossane ne lui ait pas demandé la raison de son voyage.

417. La Résistance se méfie particulièrement des personnes venant de l'extérieur et dont le prétexte est le ravitaillement. André Vincent-Beaume a arrêté une jeune femme polonaise installée à Villard-de-Lans le 11 juillet 1944. Il trouvait étrange qu'elle vienne

– Oui, au moins vingt-cinq kilomètres. »

Pendant que l'officier écrit, Malossane me tend une ~~papier~~ affiche, où, en belle écriture de ronde, sont écrits à peu près ces mots : « Nous comptons sur vos sentiments patriotiques (Que vient faire le patriotisme là-dedans grand Dieu! ...) pour ne rien dire de ce que vous avez vu ici, même les plus petits détails, même à vos amis les plus sûrs. » « Vos bavardages pourraient coûter la vie à de nombreux Français ».

S'il n'y avait que mes bavardages pour coûter la vie à des Français... mais il y a plutôt leurs agissements.

Enfin jusque-là, c'est bête mais c'est gentil. Mais ça ne continue pas sur le même ton.

Suite 3 juillet 1944⁴¹⁸

« Nous avons des agents partout et des sanctions sévères seraient prises contre les personnes qui auraient trop parlé⁴¹⁹. »

J'ai peine à retenir un sourire, et je repose dignement, comme il me fut tendu, l'avertissement sur la table.

L'essentiel est que j'aie mon laissez-passer⁴²⁰. Je continue mes courses et vais chez D.⁴²¹. Il est occupé avec les dissidents et je poirote ni peu ni assez trop ; je fais remarquer à sa vieille mère : « Faire attendre une dame pour des dissidents... c'est trop fort! ... » Cependant D. n'aime pas les dissidents. ~~J'ai l'occasion de~~ Je m'en aperçois, quand enfin je peux le tenir. La veille, La Chapelle a eu son alerte. Ces fous ont sonné les cloches, tiré les coups de fusil. La pauvre population qui n'a ni caves, ni tranchées, ni bois proches a fui dans les champs⁴²², et tout cela pour un avion unique et solitaire, qui volait à très haute altitude.

Pour les dissidents, voici un jeu de plus.

.....
jusqu'à La Chapelle-en-Vercors se ravitailler. Elle fut placée au camp de concentration de Loscence jusqu'au 23 juillet 1944 (Vincent-Beaume, A., *op. cit.*, p. 74-75).

418. Ici commence le cahier n° 5, l'«Olympic», intitulé «Récit du Vercors du 4 juillet au 30 août 1944».

419. Au sein de l'organisation du Vercors, le deuxième bureau était chargé du renseignement avec à sa tête le capitaine Vincent-Beaume assisté du lieutenant Ferlin et d'une dizaine d'agents. Les demandes des civils devant passer par les maires et les chefs civils, ils conservaient les informations sur les déplacements des demandeurs (points de départ, destination et motif) dans un dossier.

420. Les formulaires de laissez-passer sont dupliqués à la machine à alcool.

421. À cet endroit, la page a été percée pour rendre le nom illisible.

422. André Vincent-Beaume a été nommé commandant d'armes à La Chapelle-en-Vercors le 16 juin 1944. Il redoutait les bombardements par avions et la venue de parachutistes allemands. Il fit creuser des tranchées-abris à proximité de tous les cantonnements sur la

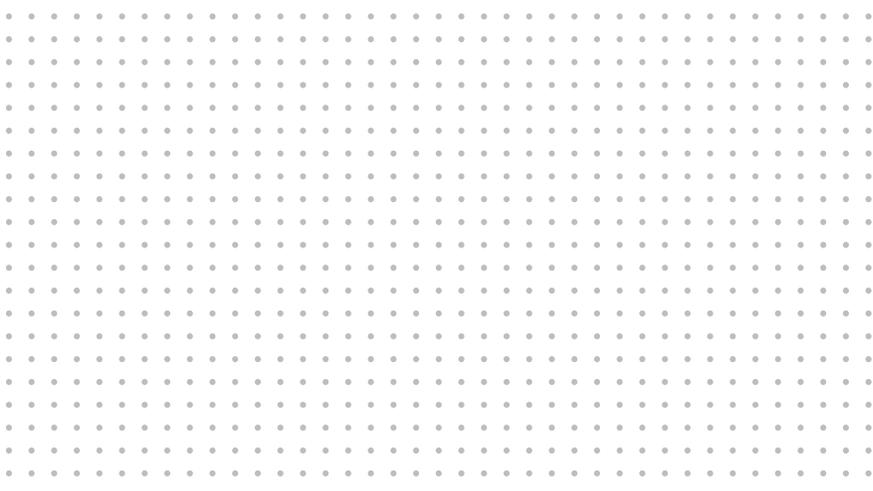


Table des matières



• Remerciements	5
• Préface	7
• Avertissement	11
• Partie 1. Monique Guyot: le retour de Jeanne d’Arc	
Les motivations de l’écriture	17
Les réécritures du journal	21
«J’effectuais ce voyage comme un pèlerinage»	24
«Vous avez peur de moi, mais moi je n’ai pas peur de vous»	26
«J’ai eu le dépit de voir un très bel Allemand»	27
«Il ne faut pas qu’on me demande mon avis»	28
«Le bain sombre d’anxiété de Villard»	29
«La Révolution est en marche»	32
«Je vais au Bois Barbu prendre le vent»	35
La «splendide armée» du Vercors... ..	38
«... avec des chefs épatants»	40
«Ils appelaient ça : patriotisme»	42

« Une brebis au milieu des loups »	43
« Ils font la loi chez nous »	45
La « Résistance » n'a pas résisté	46
« Ils allaient contre eux avec des bâtons »	50
Loscence : « un repaire de brigands »	51
« N'oubliez pas que nous sommes des vaincus »	55
« Les Allemands nous unissent »	56
« Il ne faut pas entretenir la haine »	57
« J'ai refusé de goûter aux biscuits américains »	59
« On n'est donc plus en France ici ? »	60
« Notre grand chef, premier Résistant de France »	61
« Ça ne va pas mieux qu'avant »	62
« Pétain est maintenant dans ma chambre »	63
« Mon ardente question : où est la vérité ? »	64
« Donc le Vercors est une victoire »	67
« Ils nous ont bien abandonnés, allez ! »	69
« Mon Dieu c'est trop ! »	70
« Une de plus qui n'a rien compris... comme moi »	72
• Partie 2. Le Revers de la médaille.	
Journal de Monique Guyot	77
1944	79
1945	334
• Annexes	353
Annexe 1. Été 44 au Villard-de-Lans (Vercors)	354
Annexe 2. Sélection de lettres conservées dans les archives familiales de Monique Guyot	383
Annexe 3. Chronologie indicative	391
• Sources et bibliographie	397
Source principale / Sujet d'étude	397
<i>Archives de l'Isère</i>	397
<i>Archives publiques</i>	397
<i>Archives privées</i>	400
Bibliographie	401

<i>Guerre, Occupation, Libération</i>	401
<i>Sur les maquis et la Résistance</i>	403
<i>Journaux personnels et Mémoires</i>	404
<i>Études sur la Résistance dans la région R1</i> <i>concernant en partie le maquis du Vercors</i>	405
<i>Témoignages sur la Résistance du secteur R1</i>	406
<i>Études sur le maquis du Vercors</i>	407
<i>Témoignages sur le maquis du Vercors</i>	409
<i>Œuvres littéraires et autobiographiques</i>	410
Sites Web	411
• Abréviations	413
• Index des lieux	415
• Index des personnes	423